

AGNÈS BONNIN

*Université McGill*

## Colonisation et liberté des peuples : un paradoxe de l'image du progrès chez Jules Verne

---

Choisir d'étudier l'œuvre de Jules Verne, c'est se joindre aux chercheurs qui s'efforcent, depuis quelques décennies, de corriger la perception hâtive que l'on a encore des *Voyages extraordinaires*; c'est tenter de troquer l'image d'un romancier dont les récits parfois prophétiques voulaient familiariser les adolescents de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avec les découvertes et les inventions de leur temps, pour celle, plus légitime, d'un écrivain attentif aux transformations du monde contemporain comme aux interrogations qu'elles soulèvent. Car les romans verniens sont loin de chanter naïvement les louanges de ce qu'il est convenu d'appeler le progrès, qui se définit succinctement comme un modèle de changement manifeste dans l'ensemble de l'histoire humaine, dont l'homme connaît, ou peut connaître, les lois, et qui mène, de façon irréversible, à un avancement des états originels ou à une amélioration objective des valeurs<sup>1</sup>. Bien au contraire, ces romans sont plus nuancés qu'une lecture superficielle pourrait le laisser croire, et n'abordent pas le progrès sans craindre les erreurs et les abus auxquels risquent de céder les hommes. L'examen de la colonisation telle que la représente l'imaginaire vernien témoigne de cette

ambivalence. La contradiction qui semble exister entre l'encouragement que Verne prodigue au processus colonial, d'une part, et le parti pris peu équivoque de son œuvre en faveur des peuples se battant pour conquérir leur indépendance, d'autre part, n'est ainsi qu'un des paradoxes apparents qu'explique l'idée de progrès chez Jules Verne, écho d'une époque que n'embarrassait pas la conciliation d'idées parfois incompatibles.

Dès *Cinq semaines en ballon*, publié chez Hetzel en 1863, Jules Verne connaît un succès que confirmeront ses romans ultérieurs. Ce premier « roman de la science », dans lequel l'éditeur devine le genre littéraire nouveau qui saura répondre à la curiosité suscitée par des bouleversements techniques et encyclopédiques sans précédent, est déjà conforme au projet qu'énoncera, quatre ans plus tard, l'« Avertissement » d'Hetzel placé en tête des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*<sup>2</sup> :

Il n'est pas, parmi les productions contemporaines, [de livres] qui répondent mieux [que ceux de M. Jules Verne] au besoin généreux qui pousse la société moderne à connaître enfin les merveilles de cet univers où s'agitent ses destinées. [...] Le mérite de M. Jules Verne, c'est d'avoir le premier et en maître mis le pied sur cette terre nouvelle [...]. Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront ainsi dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de *Voyages dans les mondes connus et inconnus*. Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances *géographiques, géologiques, physiques, astronomiques*, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers<sup>3</sup>.

Verne va suivre fidèlement son ambition de synthétiser, sous une forme ludique et didactique tout à la fois, le savoir et les espoirs de son époque. L'accueil enthousiaste et immédiat fait aux romans verniens, qui mêlent la narration d'aventures à l'exploration géographique et à l'utilisation des dernières découvertes de la science contemporaine, atteste les attentes d'un public auquel l'écrivain offre une description non seulement de la nature, mais des ressources et des utilisations qu'on peut en faire. Car Jules Verne conçoit le globe comme une terre de conquêtes, une réserve de richesses dont plusieurs demeurent à découvrir, et que l'homme est tout naturellement appelé à dominer. Beaucoup de ses personnages ont la conviction que tout se fera, que l'homme deviendra tôt ou tard, par la force des choses et pour le bien de tous, le maître de la nature, et qu'il pourra alors l'explorer, l'aménager, la faire fructifier par son travail et son savoir-faire pour ensuite en répartir les richesses. Aussi les romans verniens foisonnent-ils d'images de mouvement, de vitesse, d'échanges, de volonté de conquête de lieux encore ignorés. Il suffit de penser aux premières publications de Jules Verne, récits de voyages en ballon au-dessus de l'Afrique, vers le pôle Nord, vers le centre de la terre, au fond des océans ou le long du 37<sup>e</sup> parallèle à la recherche du capitaine Grant disparu.

L'enthousiasme de Jules Verne pour la mainmise de l'homme sur l'ensemble du territoire terrestre ne diffère pas de celui de ses contemporains. La presse illustrée, les ouvrages de vulgarisation scientifique et les publications des sociétés de géographie éveillent la curiosité pour des terres lointaines, dont de larges portions n'ont pas encore été cartographiées, faute d'exploration

complète. Cette conquête des ressources naturelles encore en friche et d'un savoir neuf exige évidemment le recours à la colonisation, terme par lequel il faut entendre avant tout le processus de mise en valeur d'un territoire jusqu'alors laissé à l'abandon. Pour Jules Verne comme pour une majorité de Français, la colonisation est une étape nécessaire du progrès, elle est souhaitable et inévitable, puisqu'il revient à l'homme de prendre possession de son domaine et de l'exploiter au meilleur de ses possibilités. Bien sûr, le romancier pense d'abord à l'appropriation de territoires dépeuplés. Mais le colon découvrirait-il une terre habitée qu'il serait de son devoir d'y faire pénétrer la civilisation, dont il est, Européen, l'unique et évident détenteur.

La France des années 1860 et 1870, et plus encore celle des années 1880, est convaincue, à l'instar des autres grandes nations européennes, d'incarner les Lumières face aux Ténèbres des superstitions, de l'ignorance et de la tyrannie qui règnent parmi les sociétés d'Afrique ou d'Asie. Dès lors, faire partager, par le biais de la colonisation, les bienfaits de la civilisation à ces sociétés encore enlisées dans le passé permettra d'accélérer la marche du progrès qui a déjà permis à l'Europe d'atteindre son apogée. Ce sentiment d'avoir à sauver des peuples de la barbarie est si unanime qu'on peut lire sous la plume de Renan en 1871 :

La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant. [...] Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité<sup>4</sup>.

Bien sûr, des motivations strictement politiques ou mercantiles ne sont pas étrangères au désir de colonisation de la France. Après la défaite contre la Prusse, il importait de redorer le blason national et de compenser la perte de l'Alsace et de la Lorraine par la conquête de nouveaux territoires, afin de concurrencer les autres puissances européennes et de leur imposer le respect. Il ne pouvait non plus être indifférent à l'opinion publique d'assurer au pays de vastes marchés, à la fois pour se fournir en matières premières et pour profiter de débouchés commerciaux et industriels, bien que plusieurs doutassent des réels bénéfices financiers apportés par la colonisation, protestant de surcroît contre la fuite des capitaux et des hommes hors de la métropole. De nombreux hommes de gauche, en particulier, critiquaient l'usage de la force ou l'imposition d'un mode de vie à des étrangers, et réclamaient que l'on s'occupât de reconquérir l'Alsace et la Lorraine arrachées à la mère patrie avant d'aller fonder ailleurs de nouvelles enclaves françaises.

La première raison invoquée par le gouvernement pour justifier la colonisation, à partir du moment où il se dota d'une politique cohérente à cet égard, fut ainsi le devoir de civilisation. Au début des années 1880, le discours officiel insiste sur la responsabilité qui incombe à la France de transformer à son image les sociétés arriérées, de les engager sur la voie du progrès et de répandre parmi elles les lumières de la Raison et de la Liberté, de les affranchir de l'esclavage et des superstitions, afin qu'elles participent à part entière à l'œuvre civilisatrice qui doit être commune à tous les hommes. La colonisation française se soucie avant tout d'améliorer les conditions matérielles de la vie locale mais

également d'éduquer la population, d'instaurer le bien-être général et la sécurité. Si dans les faits ces bonnes intentions n'eurent pas toujours une application exemplaire, il reste que dans l'opinion publique française du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la colonisation représentait bien plus un service rendu aux races inférieures que le résultat d'une simple cupidité impérialiste<sup>5</sup>.

Tant que la colonisation s'en tient aux visées humanistes du partage de la connaissance, Jules Verne lui est acquis, bien qu'il ne se cache pas que la marche du progrès puisse entraîner des affrontements violents. On en trouve un écho à la fin de *l'Île mystérieuse*, lorsque le capitaine Nemo au seuil de la mort se demande si ses actes passés sont condamnables ; Cyrus Smith lui répond que son seul tort fut d'avoir lutté contre le progrès nécessaire, c'est-à-dire, dans ce cas précis, de s'être soulevé avec le peuple indien contre l'occupation britannique. De même, le romancier reste vigilant face aux abus de pouvoir auxquels le peuple colonisateur peut être tenté de s'abandonner, transformant la colonisation civilisatrice et éducatrice en exploitation des indigènes, voire en génocide, mode d'appropriation radical et définitif d'un territoire occupé. Il en est chez Verne de la colonisation impérialiste comme de l'orgueil démesuré où peut conduire la possession de machines exceptionnelles (pensons à Robur-le-Conquérant ivre de puissance aux commandes de son *Épouvante*) : les deux excès sont condamnés d'autant plus impietoyablement qu'ils résultent de la détérioration d'une ambition noble.

Dans le processus colonial réside d'ailleurs l'explication des transformations que Verne inflige à ses personnages d'origine anglaise. Alors que ses premiers

romans les présentent comme des hommes froids mais parfaits gentlemen, dont Philéas Fogg constitue le meilleur exemple, les suivants reflètent l'image, de plus en plus répandue en France, d'un pays avide de profits matériels rapides, opprimant les populations au lieu de les civiliser. Pour une majorité de Français, l'orgueil d'avoir bien accompli leur tâche dans les colonies (ou l'illusion de cette réussite) se confond souvent avec une animosité envers la race anglaise, à la fois ennemie ancestrale de la France et concurrente directe dans la course aux derniers territoires échappant encore à toute autorité européenne. Sous la plume sarcastique de Verne, la Grande-Bretagne devient la patrie d'hommes hautains au nationalisme outrancier, prêts à prendre possession de tout territoire au nom de la reine<sup>6</sup>. Ainsi lit-on dans *Hector Servadac*, publié en 1875 :

[...] toujours flegmatiques, très fiers d'être Anglais et restés ennemis de tout ce qui n'était pas Anglais par fierté naturelle, [admettant] volontiers que l'Anglo-Saxon est pétri d'un limon spécial, qui a échappé jusqu'ici à toute analyse chimique [, ces] Anglais-là se sentent toujours chez eux, même lorsque la destinée les envoie à quelques milliers de lieues de leur pays, et, très aptes à coloniser, ils coloniseront la lune, – le jour où ils pourront y planter le pavillon britannique<sup>7</sup>.

D'abord ironique, le jugement que porte Jules Verne sur la colonisation anglaise deviendra plus acéré au fur et à mesure que s'accroîtra la nature impérialiste de celle-ci et que failliront les promesses du progrès. En effet, lorsque paraît *Mistress Branican*, en 1891, les attentes de la science et de la technique ne se sont pas toutes concrétisées, le nombre des laissés pour compte grandit, la décadence menace, et l'association autrefois

spontanée et enthousiaste qui se faisait dans l'opinion commune française entre progrès matériel et progrès civique n'est plus formulée qu'avec réticence. Cette angoisse de plus en plus palpable inspire la condamnation vernienne des abus commis au nom de la civilisation. Le romancier décrit de la sorte la mainmise des Anglais sur la Tasmanie :

Que la découverte du Hollandais Janssen Tasman ait été profitable aux Anglais, que cette île [...] ait gagné à la domination de la race anglo-saxonne, rien de moins contestable. Depuis 1642, date de la découverte de cette île, [...] où le sol est d'une extrême fertilité, dont les forêts sont enrichies d'essences superbes, il est certain que la colonisation a marché à grands pas. À partir du commencement de ce siècle, les Anglais ont administré comme ils administrent, opiniâtrement, sans prendre nul souci des races indigènes; ils ont divisé l'île en districts, ils ont fondé des villes importantes, la capitale Hobbart-Town, Georges-Town et nombre d'autres; ils ont utilisé les dentelures multiples de la côte pour créer des ports, où leurs navires accostent par centaines. Tout cela est bien. Mais, de la population noire, qui occupait à l'origine cette contrée, que reste-t-il? Sans doute, ces pauvres gens n'étaient rien moins que civilisés; on voyait même en eux les plus abrupts échantillons de la race humaine; on les mettait au-dessous des nègres d'Afrique, au-dessous des Fueggiens de la Terre de Feu. Si l'anéantissement d'une race est le dernier mot du progrès colonial, les Anglais peuvent se vanter d'avoir mené leur œuvre à bon terme. Mais, à la prochaine Exposition Universelle d'Hobbart-Town, qu'ils se hâtent s'ils veulent exhiber quelques Tasmaniens... Il n'en restera plus un seul à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>!



La critique des procédés anglais est d'autant plus caustique que ce passage éloquent fait l'inventaire des conditions idéales d'une colonisation axée sur l'amélioration des conditions de vie matérielles et morales : un environnement naturel généreux de ses ressources et une population rustre à laquelle prodiguer une éducation. En semblant d'abord donner son appui à la séparation de l'île en districts, à la fondation de villes, au développement du commerce maritime, en écrivant que « tout cela est bien », Verne ne fait qu'insister sur la condamnation cinglante qui suit et décrit « l'anéantissement de la race » des Noirs australiens auquel se sont livrés les Anglo-Saxons sous l'hypocrite appellation de progrès colonial. Pour Verne, et pour les Français qui mettaient leur point d'honneur à faire passer en second l'exploitation des richesses et des populations locales dans les contrées qu'ils colonisaient, le fait que les indigènes de Tasmanie soient « rien moins que civilisés » et « les plus abrupts échantillons de la race humaine » n'est pas une excuse à l'assujettissement qu'on leur fait subir. Au contraire, dans la conception française de la colonisation comme éducation des peuples inférieurs, ces êtres démunis n'ont que plus besoin des lumières de la civilisation européenne pour sortir de leur torpeur.

Jules Verne comparera plus tard la destruction de la race australienne par les Anglais aux massacres qu'entraînent les mœurs cannibales et guerrières qui règnent entre les tribus locales. Il met de la sorte sur un même plan les coutumes barbares des sauvages et les procédés d'hommes blancs civilisés qui préfèrent assouvir leur appât du gain plutôt que de représenter dignement la Raison et la Civilisation :

On n'ignore pas que, parmi les indigènes de l'intérieur et du littoral, l'état de guerre se perpétue de générations en générations. Les sédentaires s'attaquent de village à village, se détruisent et se repaissent des prisonniers qu'ils ont faits. Mêmes coutumes chez les nomades : ils se poursuivent de campement en campement, et la victoire finit toujours par d'épouvantables scènes d'anthropophagie. Ces massacres amèneront inévitablement la destruction de la race australienne, et aussi sûrement que les procédés anglo-saxons, bien qu'en certaines circonstances, ces procédés aient été d'une barbarie inavouable. Comment qualifier autrement de pareils actes – les noirs, chassés par les blancs comme un gibier, avec toutes les émotions raffinées que peut procurer ce genre de sport ; les incendies propagés largement, afin que les habitants ne soient pas plus épargnés que les *gunyos* d'écorce, qui leur servent de demeures ? Les conquérants ont même été jusqu'à se servir de l'empoisonnement en masse par la strychnine, ce qui permettait d'obtenir une destruction plus rapide. Aussi a-t-on pu citer cette phrase, échappée à la plume d'un colon australien : « Tous les hommes que je rencontre sur mes pâturages, je les tue à coups de fusil, parce que ce sont des tueurs de bétail ; toutes les femmes, parce qu'elles mettent au monde des tueurs de bétail, et tous les enfants, parce qu'ils deviendraient des tueurs de bétail<sup>9</sup> ! »

Ainsi Verne attaque-t-il moins la colonisation en soi que certaines de ses manifestations, symptômes d'un mal qui ébranle la raison d'être coloniale ; il ne s'agit plus de développer les richesses naturelles du globe pour en faire bénéficier la majorité, ni de convier d'autres peuples au partage du savoir et des fruits de la civilisation, mais bien de prendre possession à tout prix pour dominer et jouir en exclusivité<sup>10</sup>.

*L'Île à hélice*, publiée en 1895, quatre ans après *Mistress Branican*, évoque un autre aspect peu noble de la colonisation. Voyageant sur une île artificielle, quatre musiciens français enlevés par des milliardaires américains relâchent le long de leur parcours sur des îles du Pacifique, colonies aussi bien françaises qu'anglaises ou américaines. Sur chacune, ils déplorent une absence d'authenticité et de couleur locale que l'installation des Européens ne saurait suffire à expliquer. La standardisation des habitudes, des modes de vie et des institutions, l'abandon des mœurs ancestrales au profit de façons de vivre importées d'Europe témoignent d'une colonisation effectuée sans violence, certes, mais plus encore d'une abdication des indigènes. À travers les propos déçus de ses personnages, Jules Verne semble regretter l'apathie des peuples colonisés, qui ne cherchent ni à sauvegarder leurs coutumes et leurs valeurs traditionnelles, ni à tirer le meilleur parti possible des nouveautés introduites par les Européens en intégrant les principes et les applications à leurs propres façons de fonctionner. C'est ce dernier point, ce refus de prendre part au mouvement général du progrès, que Verne désapprouve le plus, puisque, sans colonisation, les peuples jusqu'alors dépourvus de connaissances suffisantes ne peuvent espérer atteindre le niveau technique et intellectuel qui leur donnerait accès au vaste processus d'échanges, de communications et de développement du savoir, des biens et des individus.

Ainsi s'explique le fait que l'on retrouve, tout au long des *Voyages extraordinaires*, une sympathie prononcée du romancier envers les peuples qui se battent pour conquérir leur indépendance et se délivrer du joug de pays oppresseurs. Il est clair, dans l'esprit de Jules Verne,

que seules la liberté de pensée et l'autonomie politique peuvent permettre aux nations de profiter véritablement des bienfaits du progrès et de prendre part, aux côtés d'autres peuples également libres, à la marche en avant de l'humanité. Les États-Unis, qui acquièrent glorieusement leur indépendance et envers lesquels Verne manifeste enthousiasme et admiration dans la grande majorité de ses écrits, l'illustrent bien<sup>11</sup>. Ce parti pris pour les peuples opprimés est présent dès les premiers romans verniens : en 1869, le capitaine Nemo de *Vingt mille lieues sous les mers*, ayant fui lui-même sous les eaux l'oppression de l'impérialisme anglais, porte son aide, lorsque l'occasion s'en présente, aux races comme aux individus asservis. Il fait ainsi profiter les Crétois en lutte contre la domination turque des richesses échouées au fond des océans en leur livrant un coffre rempli de lingots d'or ; plus tard, il offre des perles à un pêcheur d'huîtres auquel il vient par surcroît de sauver la vie. Vingt ans après *Vingt mille lieues sous les mers*, dans le roman *Famille Sans-Nom* tout entier consacré à la révolte des patriotes du Bas-Canada contre les Anglais, Jules Verne adopte d'emblée la cause des Franco-Canadiens, enfants de la France isolés sur « un morceau de la patrie<sup>12</sup> », auxquels Jean-sans-Nom et Monsieur de Vaudreuil n'hésiteront pas à immoler leur fortune et leur vie. Dans la fierté de cette race qui cherche à obtenir le contrôle de sa langue, de ses lois et de ses institutions, Verne voit un exemple à suivre, « que les Français d'Alsace et de Lorraine [que l'invasion brutale allait arracher à la France trente ans plus tard] ne doivent jamais oublier<sup>13</sup> ». Il érige en vertu et en devoir patriotique la haine de l'adversaire lorsque celui-ci est le tyran de son peuple, et peint la mort comme un sort enviable dans la mesure où elle sert la cause de l'indépendance.

L'apparent paradoxe des *Voyages extraordinaires*, qui permet à un écrivain de présenter la colonisation comme souhaitable tout en encourageant les peuples qui subissent le joug d'une puissance étrangère à acquérir leur indépendance, se résout grâce à la représentation récurrente du progrès chez Jules Verne, celle d'un mouvement incessant en faveur d'une augmentation des connaissances et des activités liée à une meilleure utilisation des richesses qui ont été octroyées à l'homme. Que la mise en valeur de territoires peuplés ou non mène au progrès ne fait pas de doute pour Verne, quelles que soient par ailleurs ses réserves devant certains des procédés employés pour y parvenir. C'est également la volonté de se délivrer d'une domination cruelle et injustifiée, de gagner la liberté et l'indépendance et, par conséquent, la maîtrise de leurs échanges avec l'extérieur, qui explique l'attachement de Verne pour certaines populations au détriment d'autres, pourtant également subordonnées à une tutelle étrangère. Et les Blancs restent les seuls, aux yeux du romancier, à exprimer le désir de participer à cette marche en avant de la civilisation et du progrès, à refuser la passivité, synonyme de stagnation et de disparition à plus long terme. Ainsi les peuples qui s'émanicipent dans les romans verniens ne sont-ils jamais que des peuples de race blanche, Européens que l'histoire a soumis à la domination d'autres Européens, ou populations qui ont quitté la métropole pour aller peupler de vastes colonies où les autochtones leur ont opposé une résistance insuffisante, comme ce fut le cas en Amérique du Nord.

Les conceptions humanistes de Jules Verne, sa haine de l'esclavage et son espoir d'une solidarité humaine ne

l'entraînent pas au-delà d'une désapprobation de certaines méthodes indignes de l'homme civilisé. Témoin inévitablement partial et partiel des idées de son temps, le romancier en conserve les préjugés. De la même façon que les Français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne doutaient ni de la primauté incontestable de la civilisation européenne ni de la barbarie des hommes vivant dans des conditions différentes des leurs, il exprime les contradictions et les amalgames d'une époque pour laquelle le racisme n'était que le constat physiologique et anthropologique de l'infériorité des races non européennes. Si les peuples indigènes des colonies d'Afrique ou d'Océanie peuvent connaître quelque progrès grâce aux bienfaits amenés d'Europe, ils demeureront encore longtemps au-dessous des Blancs dans la hiérarchie humaine; en témoignent ces lignes paternalistes et bienveillantes de Jules Verne décrivant les indigènes australiens dans *Mistress Branican*:

L'Australien est resté sauvage de mœurs et de goûts, et par ses habitudes indéracinables de cannibalisme – au moins chez certaines tribus – il est au dernier degré de l'espèce humaine, presque au rang des carnassiers [...]. Le noir australien, on le répète, est un sauvage dans toute l'acception du mot [...] à peine [digne] d'appartenir à l'humanité<sup>14</sup>.

### Notes

1. Cette brève définition s'inspire de celle qu'élabore Charles Van Doren dans *The Idea of Progress*, New York, F.A. Praeger, 1967, p. 3-13.
2. Avant d'être publié en librairie, en 1867, le roman des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* parut en 1864 dans le périodique

fondé par Hetzel et Jean Macé l'année précédente, le *Magasin d'éducation et de récréation*. Ce roman constitue ainsi le second manuscrit de Jules Verne accepté par Hetzel, même si sa publication en volume illustré est postérieure à celles de *Voyage au centre de la terre* et de *De la terre à la lune*, en 1864 et 1865. *Hatteras* est le premier roman à porter, selon les mots de l'« Avertissement » d'Hetzel, la mention de *Voyages dans les mondes connus et inconnus*.

3. Les italiques sont de Hetzel.
4. E. Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, cité par Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France, 1871-1962*, Paris, La Table Ronde, 1972, p. 28.
5. Au sujet des idées coloniales ayant cours en France à l'époque où écrit Jules Verne, voir, outre l'ouvrage de R. Girardet cité plus haut, Denise Bouche, *Histoire de la colonisation française II, 1815-1962*, Paris, Fayard, 1991, et Georges Hardy, *Histoire sociale de la colonisation française*, Paris, Larose, 1953.
6. Marc Soriano remarque que l'attaque vernienne contre le colonialisme britannique « devient de plus en plus âpre à mesure que s'exaspère la rivalité coloniale franco-anglaise qui va culminer avec Fachoda » (*Jules Verne : le cas Verne*, Paris, Julliard, 1978, p. 281).
7. J. Verne, *Hector Servadac*, Paris et Genève, Hachette et Édito-Service S.A., 1967, p. 124.
8. J. Verne, *Mistress Branican*, Paris, Hachette, 1970, « Le livre de poche », p. 256.
9. *Ibid.*, p. 447.
10. Si les Français sont épargnés d'une condamnation semblable, ce n'est pas parce que Verne les absout avec un chauvinisme primaire, mais parce que, sensible aux écarts de son pays, il préfère éviter d'aborder un sujet délicat dont il n'aurait pu, en toute franchise, vanter les clichés rattachés à « l'épopée coloniale française », pourtant exploités par beaucoup d'auteurs et de revues de l'époque. Aussi s'abstient-il, globalement, à la fois de louer et de critiquer le processus colonial français (voir Jean Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique*, Paris, Maspero, 1982, p.108-110).
11. Les romans de Jules Verne présentent d'emblée les Américains comme un peuple de démesure dont les grandes qualités (initiative, esprit d'entreprise, ingéniosité, organisation, confiance inébranlable en soi-même et amour de la science) assurent à leur pays un progrès rapide. Cependant, la richesse et les

moyens techniques dont disposent les Américains deviennent en quelques décennies, aux yeux de Verne, non plus des instruments au service du progrès, du savoir et de la culture, mais des outils de domination, de paresse et de fatuité. *L'Île à hélice* est éloquente à cet égard.

12. J. Verne, *Famille Sans-Nom*, Montréal, Stanké, 1985, « Québec 10/10 », p. 10.
13. *Ibid.*
14. J. Verne, *Mistress Branican*, p. 344 et p. 450.